

Gertrud Kolmar

Deux poèmes

traduits de l'allemand par Claude-Nicolas Grimbert

JUIF ERRANT

Mes souliers
Font les milliers de rues poussiéreuses.
Point de repos, point de repos ;
Toujours plus loin me traîne un pas mauvais.

Aux clôtures
De devant les maisons, le banc n'y est plus ;
Et je tâtonne à mains stupides
Autour des murs de mon retour.

Bornes,
Que le bâton parfois trouve à s'appuyer.
Ah, je pleure, ah, je pleure ;
Car je suis un vieil, un vieil homme.

Mes côtes
Durcies et décharnées déjà comme un mollet de mort. –
Arrondies, gonflées de sang, ces lèvres
Crachant en face au suppliant !...

Lâchez les roquets !
Pas un pour rapiécer l'accroc au caftan.
Mes yeux ne sont que creusets de cendres
Où un rouge éclat pâlit d'étouffement.

Aux palissades
On prend des croûtons que ne mange aucun autre.
Et je remercie, et je remercie
Du don que le moisi dévore.

Trembloter à pas furtifs
Autour des voix d'humains qui m'insultent.
Ah, l'insigne, jaune insigne,
Que leur regard coud sur mes guenilles.

Y a-t-il à redire
À mon front couvert d'un étrange écrit ?
Si embrouillé, si griffonné
Qu'en aucun lieu il n'atteint plus au sens.

Mes péchés
Sans doute y sont tous écrits
Avec les noms, avec les motifs :
Regardez-le ; je ne peux le voir moi-même.

Appelez les chiens.
Ah, je suis un vieil, un vieil homme...
Infligez la blessure, blessure à mort,
Sans arrêt à qui ne peut jamais expirer !

NOUS JUIFS

Il n'y a que la nuit qui écoute : je t'aime, je t'aime, mon peuple,
Et veux te prendre à bras le corps, ardemment, fermement,
Ainsi qu'une épouse, son mari mis au piloris, à l'abîme,
La mère, qui ne peut laisser son fils outragé sombrer seul.

Et quand un bâillon te retient le cri saignant dans la bouche,
Que tes bras tremblants sont enserrés de liens cruels,
Laisse-moi être appel qui tombe au puits des éternités,
Et la main dressée qui touche au haut ciel de Dieu.

Car le Grec frappait des rochers pour l'érection de ses dieux blancs,
Et Rome étendait sur la terre un bouclier de bronze,
Des tribus de Mongols se levaient en tourbillons de l'Asie profonde,
Et les empereurs d'Aix voyaient voltiger au sud une image.

Et l'Allemagne est pourvue et la France est pourvue d'un livre et d'une épée
flamboyante,
Et l'Angleterre emprunte à des vaisseaux leur sentier d'argent bleuté,
Et la Russie s'est faite ombre immense avec la flamme à son foyer,
Et nous, nous avons été faits par la potence et par la roue !

Cet éclatement du cœur, la sueur de la mort, un regard sans larmes
Et le soupir éternel au poteau de torture, qu'un vent de feu dévorait,
Et l'ongle étique, et le poing chétif qui, au sortir des bûchers et des cordes,
Veiné de vert comme un nœud de vipères, saillissait pour contrer l'étrangleur.

La barbe chenue, en enfer plongée, que la main du Diable arrache,
Oreille estropiée, sourcil déchiré et d'yeux assombris la fuite :
Vous ! si mûrit l'heure amère, je veux me lever ici et maintenant,
Je veux autant que vous triompher pour que les tourments passent !

Je ne veux pas baiser le bras que gonfle un sceptre insolent,
Ni le genou d'airain, le pied d'argile, de l'idole en temps de rigueur ;
Ô puissé-je, comme un flambeau qui brûle, dans le désert obscur du monde
Élever ma voix : justice ! justice ! justice !

Chevilles. Je traînais donc des chaînes, et un cliquetis retient prisonnier
mon pas.

Lèvres. Vous voilà scellées, obstruées dans la cire incandescente.

Âme. Battant aux barreaux de la cage, supplication d'une hirondelle.

Et je sens le poing qui charrie ma tête éplorée sur le monceau de cendres.

Il n'y a que la nuit qui écoute : je t'aime, mon peuple en guenilles :
Comme un fils de la terre, de Gaïa la païenne, s'abandonnait à bout de
force à sa mère,

Ainsi laisse-toi tomber, sois faible, prends dans tes bras la douleur,
Jusqu'au jour où ton soulier fatigué de marcher se posera sur la nuque des
forts.

Ces deux poèmes de Gertrud Kolmar, *Ewiger Jude* et *Wir Juden*, appartiennent à son recueil de 1933 *Das Wort der Stummen (Le verbe des silencieux)*, édité par Johanna Woltmann-Zeitler (Kösel-Verlag, 1980). Ulla Hahn les a retenus dans son anthologie *Gedichte (Poèmes)*, (Suhrkamp Verlag, 1^{re} édition 1983).